

Le poète juif alsacien

Claude Vigée est poète, il le dit, et il parle et écrit en poète. Claude Vigée est aussi Jacob, ce Jacob biblique luttant avec l'ange – l'ange de la mort bien sûr, mais aussi l'ange-esprit de son frère jumeau Esaü, c'est-à-dire l'assimilation à la *culture ambiante*. Mais Claude Vigée, le juif Claude Vigée, est alsacien, et il a en la « *personne de l'alsacien* » un authentique frère jumeau qu'il chérit comme « son semblable – son frère ». Et enfin il est – c'est ainsi qu'il s'est présenté, et j'aime le présenter ainsi – un « sage-homme du désir; célébrant endeuillé, tout à la folie et à la joie de créer l'instant à venir, au sortir de la maison en cendres »¹.

Je pense que Claude Vigée a raison lorsqu'il nous dit qu'« il n'est pas vrai, *a priori*, qu'un homme ait une âme. Il pourrait en acquérir une, à la fin ... L'âme est là, lointaine et cachée dans son lieu, mais elle n'est pas à lui. C'est parce que lui, il est tellement loin ! Par rapport à elle, il est absent, égaré, infidèle. En exil du plus vif de lui-même. [...] Pour chaque homme le mouvement de la vie consiste à tenter de devenir un jour son âme. Il essaie d'en 'avoir' une, la sienne, de *coïncider* et de *cohabiter* avec elle dans la fidélité d'un amour qui ne pose pas de conditions »². Mais si cet homme en acquiert une, le risque est alors celui de la *sclérose*. Disons de l'*identité acquise* et jalousement possédée. « Moi, nous dit Claude Vigée, je résiste à cette sclérose de l'âme en m'appuyant sur mon expérience alsacienne, que la prise de conscience judaïque a puissamment aidée. »³ L'identité comme sclérose possible de l'âme, l'expérience alsacienne, la conscience judaïque. Ces trois thèmes charpentent ce travail.

Expérience de vie

A plusieurs reprises Claude Vigée a insisté sur le fait que son expérience personnelle – son expérience de vie alsacienne – entrerait en résonance avec les « vieux textes couverts de poussière », comme il le dit, de la tradition juive.⁴ C'est en appui sur cette tradition et éclairé par elle qu'il a très souvent rendu compte de son parcours existentiel et spirituel. Elle lui révélait le sens d'une vie – la sienne – que la seule poésie ne lui aurait certainement pas permis de trouver. « L'héritage biblique que j'ai reconquis lentement, par un patient effort sur moi-même, bien au-delà de ma vie lointaine de jeune Alsacien des années d'avant-guerre, m'a fourni la substance médiatrice grâce à laquelle j'ai pu

1 Claude Vigée, *Délivrance du souffle*. Paris : Flammarion, 1977, p. 132.

2 Claude Vigée, *Le parfum et la cendre*. Paris : Figures/Grasset, 1984, p. 82. (Les guillemets et les italiques sont de l'auteur exception faite de *coïncider* et *cohabiter* que je souligne).

3 *Ibid.*, p. 49.

4 Claude Vigée, *Le parfum et la cendre*. Paris : Grasset, 1984, p. 44

faire des éléments écartelés de mon existence temporelle une expérience *unique*. »⁵ C'est donc tout naturellement en m'inspirant de cet héritage biblique – que moi aussi j'ai reconquis lentement – que je vous propose d'entrer dans l'expérience de vie de Claude Vigée. *Expérience de vie et non biographie*. Surtout pas biographie. Pour Claude Vigée la biographie est « un de ces mots pseudo-scientifiques qui sonnent creux, un concept fait de bric et de broc »⁶. Il préfère parler, comme je le fais moi-même dans mon travail, de *devenir humain*. Un devenir au demeurant qui n'est humain, et nous le verrons, que parce qu'il est à faire, et toujours *en réponse à*. Comment faire pour qu'un homme devienne humain ? Autrement dit qu'il acquière une âme.

Nous sommes ici en présence non d'une question, mais d'un problème. Dès les premières lignes de son livre *Who is Man?* Abraham J. Heschel établit une distinction nette entre *question* et *problème*. « To ask a question is an act of the intellect; to face a problem is a situation *involving the whole person*. A question is the result of thirst for knowledge; a problem reflects a state of perplexity, or even distress. A question calls for an answer, a problem calls for a solution. »⁷ (Poser une question est un acte de l'intellect ; faire face à un problème est une situation qui implique la personne entière. La question résulte d'une soif de connaissance ; un problème reflète un état de perplexité, ou même de désarroi. La première appelle une réponse ; le second, une solution.)

C'est précisément cette solution que nous avons à *faire être* en la cherchant. En écrivant. « J'écris, nous dit Claude Vigée, pour vivre plus, et pour 'me faire être' »⁸. Cette expression énigmatique à souhait - « me faire être ! » - est le fil rouge de ma réflexion.

Les deux expériences

Claude Vigée est alsacien dans l'âme, et il doit à cette origine – il ne s'en cache pas – une *expérience* indélébile, profonde et bouleversante de la vie. Mais cette expérience – convenons de l'appeler *existentielle* – Claude Vigée a su l'infléchir dans le sens *ontologique*. Elle s'est révélée transcendante sans se déprendre pour autant de son immanence.

Pour la bonne compréhension de ce qui va suivre, il me faut préciser ce qu'il convient d'entendre par le concept de transcendance. Lorsqu'il est question de *transcendance*, cela ne veut pas dire « transcendant à l'expérience », mais bien plutôt, comme le dit Gabriel Marcel, « expérience du transcendant en tant que tel »⁹. L'exigence de transcendance qui anime certaines personnes, ne doit surtout pas être comprise comme « le besoin de dépasser toute expérience quelle qu'elle soit ; car au-delà de toute expérience, nous dit encore Gabriel Marcel, il n'y a rien qui se laisse je ne dis pas seulement penser mais même pressentir. Il serait beaucoup plus juste de dire que ce qui est en question c'est la substitution d'un certain mode d'expérience à d'autres »¹⁰. Et pour la pensée, substitution, précisément – il quelques lignes plus loin, « d'un centre à un autre »¹¹. Pour Claude Vigée, cependant, cette substitution ne fut

5 *Ibid.*, p. 54 (Souligné par l'auteur).

6 Je dirais la même chose de l'anamnèse en psychothérapie. Le concept d'expérience de vie lui est préféré.

7 Abraham J. Heschel, *Who is Man?* Stanford: Stanford University Press, 1965, p. 1. (Je souligne.)

8 Claude Vigée, *Le parfum et la cendre*, *op. cit.*, p. 48. (Les guillemets sont de l'auteur).

9 Gabriel Marcel, *Le mystère de l'être*, I, *Réflexion et Mystère*. Paris: Aubier, 1963, p. 55.

10 *Ibid.*, p. 56.

11 *Ibid.*, p. 57.

jamais radicale. La cohabitation des deux centres – celui, existentiel, de l'expérience alsacienne et celui, transcendantal, de l'expérience poétique étayée sur l'héritage juif – fut constante. Comme, au demeurant, la prose et la poésie dans son œuvre.

L'expérience existentielle alsacienne

Le modèle originel

« L'Alsace, nous dit Claude Vigée, est d'abord le lieu où j'ai vu le monde pour la première fois, à partir duquel, pour moi, le reste de l'Univers s'organise. Si je reviens en Alsace tous les ans avec autant de fidélité que de plaisir, c'est chaque fois *pour me sentir renaître*. [...] Le double héritage de joie et de souffrance que représente pour moi l'Alsace est intimement lié à *l'aventure modèle du début de ma vie*, qui l'a marquée pour toujours. »¹² Ainsi pour *renaître* Claude Vigée revient à ce *modèle* du début de sa vie en Alsace. En aurait-il la nostalgie ? Je veux dire la nostalgie de l'Alsace ? Je ne le pense pas. Il est vrai qu'elle éveille en lui la nostalgie, mais ce n'est pas à des fins disons « alsaciennes » : la nostalgie *de* l'Alsace. L'Alsace est très précisément, et exclusivement le lieu qui l'éveille. Mais pour un ailleurs. Un ailleurs qui malgré tout dépend d'elle. Cet ailleurs, tout en n'étant pas l'Alsace, a cependant pour *modèle* l'aventure du début de la vie de Claude Vigée en Alsace. De quelle « aventure modèle » s'agit-il ? Pour avoir quelque chance de le comprendre il nous faut aborder la question du dialecte alsacien.

Le dialecte alsacien

« Pour un Alsacien né en Alsace élevé dans le dialecte comme je l'ai été, nous dit Claude Vigée, renier le dialecte, serait arracher la moitié de moi-même, ruiner les fondations mentales sur lesquelles tout le reste s'est construit, et a pu lentement s'élaborer au cours d'une vie. [...] C'est notre identité foncière qui se manifeste dans la parole, et s'y incarne avant tout. Pour un Alsacien, rejeter son dialecte, c'est, en réalité, se répudier soi-même à la fin. »¹³ Pourquoi cette fidélité ? Pour une raison vitale. L'homme alsacien, pour Claude Vigée, est un être qui « opère un recul spontané [...] vers la sphère de la perception brute. Et l'univers du corps, pour l'Alsacien, fait partie de celle-ci. C'est pourquoi, insiste Claude Vigée, je reviens toujours à l'alsacien, quoique, depuis quarante ans, je ne vive plus ici !¹⁴ Je me suis attaché au dialecte, nullement par défi, mais à cause du rapport étroit entre le dialecte et le langage du corps. Le corps animé fait partie du dialecte, et le dialecte est planté dans le corps demeuré mon fidèle instrument, mon véritable milieu expressif, comme un *troisième poumon, qui permet de respirer*, malgré le manque d'air ou la pléthore étouffante du reste des choses »¹⁵.

Or ce dialecte alsacien, *langue natale*, on ne le soulignera jamais assez, s'est trouvé être, en raison même de la situation d'alors en Alsace – retour récent à la France en 1918 – dévalué et méprisé, et sur lequel surtout, comme

12 Claude Vigée, *Le parfum et la cendre*, op. cit., p. 26. (Je souligne.)

13 *Ibid.*, pp. 76 et 77.

14 Extrait d'un échange avec Alfred Kern qui a eu lieu à Strasbourg au printemps 1979. Claude Vigée résidait alors en Israël.

15 Claude Vigée, *Le parfum et la cendre*, op. cit., pp. 32-33. (Je souligne.)

le dit Claude Vigée, « était jeté un soupçon très grave »¹⁶. Le français s'imposait, mais comme « un univers étrange, aliénant » qui n'était connu que « par ouï-dire et de si loin ». C'était « être interdit de parole »¹⁷ – de parole natale – que de naître alors en Alsace.

Le repli et la récession hors de toute langue

- 218 -

« Infirmé-né de la parole »¹⁸, Claude Vigée, comme tous ses camarades, éprouvait alors, comme il le dit, « la difficulté de respirer librement ; car parler, c'est avant tout respirer. [...] Cette difficulté de respirer a provoqué chez moi, comme chez mes copains, le repli sur une *position psychique antérieure* même au langage local spontané de l'enfance, frappé d'interdit et meurtri par le tabou social. »¹⁹ Et Claude Vigée de s'interroger : « S'agit-il là d'une loi d'ordre psychologique ? Je ne sais. *Mais c'est ainsi que je l'ai ressenti.* »²⁰ Je ne doute pas un seul instant que ce soit bien ainsi qu'il l'ait ressenti. Et ce qu'il a ressenti, en vérité, dépasse l'entendement : une « récession hors de toute langue, même du dialecte bien-aimé ». Une récession qui le conduit à vivre en marge de toute expression, dans un univers suffoquant, à l'image de ce « sinistre champ de ruines de la maison des Hauser »²¹ auquel, comme il le dit, ressemble, en grande partie sa vie. « Nous allons et nous venons, écrit-il, entre le monde du silence perceptuel plein à craquer d'expériences corporelles, suffoquant, mais riche de vibrations sensuelles – excédant tout ce qu'un Baudelaire aurait pu imaginer – et le monde de cauchemar linguistique, cet enfer social en proie aux conflits qui nous blessent. »²²

Je ne doute pas un seul instant que ce soit bien ainsi qu'il ait ressenti cette plongée dans le monde du silence perceptuel. Pas un seul instant je ne doute que ce soit bien ainsi qu'il ait vécu cette expérience existentielle. Quelle qu'en soit cependant sa nature déstructurante, – et elle l'est en vérité jusqu'à la psychose –, elle n'en constitue pas moins le point nodal de son existence, ce qu'il a appelé *l'aventure modèle du début de sa vie*. Un exil du monde de son monde.

Ce que l'homme a perdu, c'est le monde lui-même :

Il survit au milieu d'une absence de monde

Pour sculpter le visage aveugle de la nuit.²³

Un exil dont celui des Etats-Unis, plus tard, ne sera qu'un *avatar existentiel*. Un exil qui ne se révélera *ontologique* que lorsqu'il se métamorphosera en *foyer*.

16 *Ibid.*, p. 33.

17 *Ibid.*, p. 27.

18 *Ibid.*, p. 31

19 *Ibid.*, pp. 35-36. (Je souligne.).

20 *Ibid.*, p. 36. (Je souligne.)

21 Claude Vigée, *Pentecôte à Bethléem*. Paris : Parole et Silence, 2006, pp. 18 et 19.

22 *Ibid.*, p. 41.

23 Claude Vigée, *La corne du grand pardon*, in *Mon heure sur la terre*. Paris : Galaade, 2008, p. 182.

La souffrance est aussi un royaume de l'homme,
l'absence, une présence, et l'exil un foyer.²⁴

Un certain mode d'expérience, comme le disait Gabriel Marcel, se substitue à un autre. A l'expérience existentielle du dialecte alsacien, et de ses déboires, se substitue *l'expérience du transcendant*, celle du *poétique* frappé au sceau, nous allons le voir, de la pensée talmudique et zoharique.

Le foyer paternel

Pour importante que soit la langue, le respir l'est encore davantage.²⁵

Claude Vigée

L'exil et le respir

C'est le destin qui a fait de Claude Vigée un Juif alsacien, loin, comme il le dit, de toute langue, mais « amoureux de l'expressivité corporelle », de celle à l'origine du *dialecte alsacien*. Et c'est encore le destin qui lui a imposé ces nouveaux investissements linguistiques dont il devait régulièrement se retirer sous peine, comme il le dit toujours, de périr d'épuisement, atteint au tréfonds de sa chair. Et lorsqu'il se retirait, il se retrouvait alors au cœur archaïque des profondeurs antérieures à tout langage, en ce lieu « innomé », comme il le dit, où le silence impose silence à toute parole. Il se retrouvait en ce lieu où s'annonce la perte de soi, le lieu de l'exil sans retour à soi. Ce reflux de la « conscience sur l'innomé » – expérience existentielle – a fait que s'est découvert, ou plutôt s'est *révélé* à Claude Vigée – j'entends cette *révélation* dans un sens religieux – ce qu'il a appelé le « respir » – expérience du transcendant, ou, comme il le dit encore, du « souffle de vie »²⁶. Alors l'exil devient foyer en prévision d'une naissance.

Dès qu'un homme est entier
L'exil n'est plus l'exil.²⁷

L'exil devient foyer, c'est-à-dire « le bon royaume de la paix pulsante, active, débordante, [...] le lieu rythmique de l'identité primordiale, dont la vie des sens est déjà une traduction, une manifestation première »²⁸. Une *célébration* en somme à laquelle désormais Claude Vigée accède et sans laquelle, sans la *célébration du respir*, sa vie lui serait, il le dit, insupportable. En l'absence de ce respir « je ne ressentirais aucune unité, puisque je ne serais pas en contact avec l'essentiel. Ce dernier, pour moi, précise-t-il, n'est pas une idée. C'est une pratique de la vie intime : il faut savoir 'se faire être' »²⁹.

24 *Poèmes de l'été indien*, in *ibid.*, p. 293.

25 Claude Vigée, *Danser vers l'abîme*. Paris : Parole et Silence, 2004, pp. 21 et 22.

26 Claude Vigée, *Délivrance du souffle*. Paris : Flammarion, 1977, p. 133.

27 Claude Vigée, *La corne du grand pardon*, in *Mon heure sur la terre*, *op. cit.*, p. 227.

28 Claude Vigée, *Le parfum et la cendre*, *op. cit.*, p. 46

29 *Ibid.*, p. 46

Non pas « savoir être », mais « savoir *se faire être* ». Comment ? En participant à la célébration du respir. Et comment y participer ? Claude Vigée se présente, et en se présentant nous le suggère. Il se présente à nous, je l'ai déjà évoqué, comme un « sage-homme du désir; célébrant endeuillé, tout à la folie et à la joie de créer l'instant à venir, au sortir de la maison en cendres »³⁰. Mais créer l'instant à venir, n'est-ce pas déjà participer du *monde-qui-venir* – traduction littérale de l'hébreu *baolam haba* – c'est-à-dire parler en prophète ! C'est ce que Claude Vigée nous suggère. Ou du moins ce que le « sage-homme du désir » – sage-homme *qui met au monde* – laisse entendre. « Le prophète, écrit-il, n'annonce pas l'avenir indéterminé. Il dit le présent caché, il dévoile ce qui a déjà lieu en puissance. »³¹ Et ce qu'il dévoile, ce qu'il met au monde, se vit alors dans *l'extase*, car ce qui *est-à-être* devient, se *vit* tout à la fois *ici* et *là* et non en devenir. Ce qui est à être devient. « Souvent, nous dit-il, la création poétique m'apparaît comme une extase, un mouvement d'oblation vertical accompli, hors de mon propre corps, à l'intention de la lumière bleutée du soir, et des premières étoiles pulsantes dont accouche la nuit. Cependant, nous ne bondissons pas aux antipodes de notre être charnel, dans un lieu absolu qui ne serait sans doute qu'une abstraction gratuite, une illusion, un dérisoire paradis imaginaire. C'est seulement dans l'instant à venir que nous nous précipitons ainsi, à supposer que nous allions vraiment quelque part, dans l'élan de la lévitation intime... La poésie parle donc le langage du futur incontrôlable, elle ouvre en nous et devant notre visage un domaine fait de temps vierge, que nul ne saura jamais réduire en formules. Pourtant, le poème, paradoxalement, constitue l'effort de proférer *hic et nunc* l'informulable lendemain tant désiré par ma conscience tendue vers son zénith à l'heure hivernale de minuit. Comme la vie réelle, il est tout entier tension vers, délivrance printanière du souffle incarné dans la pesante parole quotidienne des hommes. Dieu lui-même, sous le nom d'Elohim, est ce pur mouvement dirigé au-delà du présent où il s'enracine, et qu'il soulève en le traversant. »³² Pour le poète créer l'instant à venir et *se faire être* ne font alors qu'un – un *peut-être* (oulaï). Avec le risque obligé de l'orgueil tapi à sa porte. Car « se faire être » n'est-ce pas, à première vue tout du moins, tenir l'être en quelque sorte de soi-même. Nous touchons ici au cœur de la difficile, instable et improbable identité poétique. Celle de l'apprenti sorcier.

La tentation cachée

« Savoir *se faire être* », c'est-à-dire créer ce que je ne suis pas, en disant simplement que je ne le suis pas encore, quelle tentation de *se faire être image* ! Et croire en cette pseudo-réalité à venir, que je tiens de moi-même, ou de mon œuvre, l'annoncer, l'assurer, n'est-ce pas être « tout à la folie et à la joie » du délire ! Ainsi, au sortir d'une identité en ruine, d'une « maison en cendres », je puis toujours en halluciner une autre à la démesure de Babel. Le risque de folie est certain, et pas seulement celui des cabanons. Le risque de la folie ordinaire. N'est-ce pas en définitive reprendre à son compte la faute adamique en lui conférant une réalité existentielle que l'esprit du temps se plaît à cautionner ?

30 Claude Vigée, *Délivrance du souffle*, op. cit., p. 132.

31 Claude Vigée, *Le parfum et la cendre*, op. cit., p. 291.

32 Claude Vigée, *Pentecôte à Bethléem*, op. cit., pp. 22 et 23.

La faute adamique ? Quelle faute ? Celle, accréditée par l'opinion, d'avoir désobéi à Dieu, d'avoir goûté au fruit de l'arbre interdit,³³ de l'avoir apprécié et d'avoir ainsi acquis une clairvoyance à Dieu seul réservée.³⁴ Je ne le pense pas. La désobéissance est un fait mythique avec lequel il nous faut composer. La faute adamique, elle, n'est pas un fait, mais une passion inhérente à la nature humaine, une éventualité dont la réalisation semble à l'homme toujours à portée de main. Souvent il ne vit que par elle, et pour elle. En quoi consiste-t-elle ?

Revenons au texte biblique. Après la faute, Dieu n'est pas content. Il fait le ménage et condamne chacun des acteurs du drame édénique à des peines en rapport avec la gravité de la transgression. Puis, en bon connaisseur de la nature humaine, il se dit : « Voici l'homme devenu comme l'un de nous, en ce qu'il connaît le bien et le mal. Et maintenant, il pourrait étendre sa main et cueillir aussi du fruit de l'arbre de vie ; il en mangerait, et vivrait à jamais. »³⁵ Il décide donc de renvoyer l'homme du jardin d'Eden. Pour le meilleur et pour le pire. La faute adamique est là, dans cette éventualité à laquelle l'homme ne renonce toujours pas, de pouvoir étendre sa main, de cueillir le fruit de l'arbre de vie et d'en manger. L'éventualité d'être Dieu, de se faire Dieu, de *savoir se faire être* Dieu.

C'est à cette faute, à cette tentation qu'est confronté le poète. Comme tout homme au demeurant. Car, nous dit Claude Vigée, « il y a grand danger pour la personne à la jouissance inadéquate – celle qui s' imagine désirer pour soi, pour son profit personnel – de s'approcher de son souffle de vie *sans être prête à le servir* »³⁶. Et qui aujourd'hui ne le fait pas ? Qui aujourd'hui refuserait de se servir du *respir* à des fins personnelles pour acquérir *ad vitam aeternam* la jouissance d'une santé spirituelle et physique ! Personne, je le crains fort. Car ainsi va le monde.

Me voici ! Hinéni

Mais pas celui de Claude Vigée. C'est au service du *respir* que le poète se met. Et se mettre au service du *respir*, c'est se mettre au service de *néshamah*, comme il n'a cessé de le dire, livre après livre, de cette âme divine qu'est *néshamah*. Y a-t-il choix ? Y a-t-il décision ? Il y a un désir, mais pas désir « pour soi ». Ce qui exclut tout choix, ce qui exclut toute décision. Il y a *désir d'infini*. Nous sommes « dépassés par lui qui nous déporte vers l'incertain, son royaume »³⁷. Il est une source d'eau jaillissante, nous dit toujours Claude Vigée, impossible à susciter.³⁸ Il faut l'espérer. « Comme le père très aimant, conclut Claude Vigée, le désir d'infini vient vers nous et nous ressuscite. » Mais faut-il encore, au préalable, « *s'identifier* », puisqu'il *nous* ressuscite. Que dire en présence de ce désir qui me déporte, que dire en présence de ce « père très aimant qui me ressuscite » ! ? Que dire en effet, sinon « *me voici !* » *hinéni*. Que faire sinon *m'identifier*. Dieu aussi doit « savoir » qui est en face de lui.

Me voici ! hinéni ! C'est par ces mots – par « le son éternel de ces mots »³⁹, comme le dit Kandinsky, – que répond Abraham lorsque Dieu l'appelle en vue, mais il ne sait pas encore, de la ligature d'Isaac, ou comme on le traduit généralement, du « sacrifice » d'Isaac. C'est par *hinéni* également qu'il répond à l'ange qui lui enjoint d'épargner

33 « Mais de l'arbre de la connaissance du bien et mal tu ne mangeras pas. » Genèse 2, 17.

34 « Leurs yeux à tous deux se dessillèrent, et ils connurent qu'ils étaient nus. » Genèse 3, 7.

35 Genèse, 3, 22.

36 Claude Vigée, *Délivrance du souffle*, op. cit., p. 133 (Je souligne).

37 *Ibid.*, p. 135.

38 *Ibid.*, p. 134.

39 Kandinsky, *Du spirituel dans l'art*. Paris : Denoël Gonthier, 1969, p. 182, n.1.

son fils. *Me voici !* La Bible compte 177 occurrences de ce mot – *hinéni* – et toujours avec le sens de l'émergence d'un événement majeur lié à *un projet de Dieu*.

Nostalgie et souci de l'essentiel

- 222 -

Pour Claude Vigée, c'est au cœur de la « maison en cendres », c'est dans le vide de l'identité dévastée en terre d'exil absolu, que le désir d'infini, jusque-là occulté par la nostalgie comme par un effet de masque, l'appelle et se fait entendre et auquel il répond : *me voici !* La nostalgie, cependant, celle de l'Alsace pour Claude Vigée, lui est nécessaire, comme elle l'est aussi pour certains d'entre nous. C'est elle qui nous fait vivre ici-bas, car c'est elle qui nous parle de cet *ailleurs natal* qui fut jadis ici, qu'elle occulte certes, mais comme le ferait un *réceptacle*⁴⁰ qui protège et révèle. Nostalgie, ou, pour le dire avec Jankélévitch, *toska po rodinié*, expression russe intraduisible qui exprime tout à la fois pour une oreille russe, et Jankélévitch l'avait, l'aspiration à un retour effectif au pays, et le désir insatiable d'un lieu, comme le dirait Levinas, à hauteur d'infini. Et Jankélévitch précise. « La nostalgie qui pathétise la vie présente ne rêve pas seulement d'un paysage familier : elle a pour objet la terre la plus lointaine et le berceau de nos tout premiers commencements. »⁴¹

La *nostalgie* voile et révèle le *souci* du contact avec l'essentiel, avec le *respir-souffle-de-vie*, avec *néshamah*, l'âme divine. Souci qui est une *pratique de la vie intime*, nous l'avons vu, et non une idée, ou un concept philosophique. « Il s'agit, écrit Claude Vigée, de rejoindre d'abord *néshamah*, puis d'établir avec elle les rapports nécessaires à notre *salut* : les rapports d'écoute et d'obéissance qu'il faut pour la servir efficacement. » A l'instant précis cependant où s'établissent ces rapports d'écoute et d'obéissance, *néshamah* s'ouvre et se révèle être « de manière plus intimidante encore, la présence éclair de Dieu, jaillissant par instants pour déchirer notre nuit dans ses profondeurs »⁴². Et le paradis alors se réalise très brièvement, le temps d'un éclair.⁴³ Le poète « connaît » l'arbre de vie, mais n'en mange pas, ne s'en n'empare pas.

La parole portante

« Nous sommes mis constamment au défi d'être, écrit Claude Vigée, nous qui serons, et qui ne sommes déjà plus. »⁴⁴ Que fait-on alors de cet homme que l'on dit être poète ? Que fait-on de cet homme que l'on met non au défi d'être, mais dans l'obligation d'apparaître tel qu'on dit qu'il est ? On l'embaume, dans les deux sens du mot. On le momifie et on le parfume. Il n'est heureusement de poète que celui qui échappe à cet embaumement, c'est-à-dire qui n'est poète que lorsqu'il *est* écrivant, et parce qu'il *est* écrivant dans l'âme. C'est cet écrivant qui a retenu

40 « L'invisible ne peut être 'vu' qu'au moyen d'instruments appropriés de transformation ou d'interprétation : dans le langage de la Cabale, ces instruments sont appelés *vêtements* ou *réceptacles* ». Adin Steinsaltz, *La rose aux treize pétales*. Paris: Albin Michel, Spiritualités vivantes, 2002, p. 21.

41 Vladimir Jankélévitch, *L'irréversible et la nostalgie*. Paris : Flammarion, 2011, p. 347.

42 Claude Vigée, *Le parfum et la cendre*, *op. cit.*, p. 329. (Je souligne.)

43 *Ibid.*, p. 70

44 Claude Vigée, *Journal de l'été indien*. Paris: Parole et Silence, 2000, p. 82.

mon attention. Etre écrivain, cela consiste – je cite Claude Vigée – à servir « en vérité un *advenant* autogène, doué d'une forme de vie propre, comme le poète créant et l'œuvre en voie de création »⁴⁵. Ainsi chaque poème, nous dit-il encore, « chaque poème véritable informe à son tour la vie humaine qui l'engendra »⁴⁶. L'*advenant* est le poète à l'œuvre, hors du temps et de l'espace, dans son temps et dans son lieu, de lui-même ignorés. Quant au poème lui-même, objectif, et donc informel, l'*advenant*.

Faisons un pas de plus. Que cache et tout à la fois révèle ce *réceptacle* qu'est le poème? *Poème-réceptacle* comme précédemment *nostalgie-réceptacle*. Le poète à l'œuvre certainement. Mais à l'œuvre, nous dit Claude Vigée, comme en retrait, en *rétraction* jusqu'à *l'évanescence*, et tout à la fois en « mouvement premier vers la parole nue, la parole portante, celle qui toujours avorte et s'étouffe, enfouie sous le langage poétique »⁴⁷. Enfouie *sous* le langage poétique – et non *dans* le langage poétique – cette parole l'est effectivement parce qu'elle est indicible comme l'est l'Aleph. Portante elle l'est parce qu'elle en suscite une autre en avortant. Elle n'en *retentit* pas moins dans le poème qui s'est mis alors, pour celui qui l'entend, « au diapason muet du respir ».

Portante, enfouie sous le langage poétique, la parole nue fait du poème une prière. Parfois. Il nous faut alors – je cite toujours Claude Vigée – « *entendre*, dans le silence retrouvé de notre âme à l'écoute et qui veille, ce que Dieu lui-même désire ou espère, d'abord *pour* nous, *avec* nous enfin, dans notre double attente muette. Lui, le prié-priaire originel, le seul connaisseur et possesseur de notre vrai bien, qu'il veut nous donner – si nous l'appelons à nous – « comme un père à ses fils », il patiente en nous jusqu'à ce que nous lui demandions, à sa place, ce dont il voulait d'avance nous combler; ce dont seul, par conséquent, nous avons le plus grand besoin, souvent, et si longtemps, sans l'avoir su clairement nous-mêmes !... »⁴⁸. Jusqu'à ce que nous lui demandions, à sa place! Ou pour le dire avec le psalmiste⁴⁹ : « En Ton Nom mon cœur dit : 'Recherchez Ma face !' C'est Ta Face que je cherche Eternel ». « Recherchez Ma face ! » Qui parle ? Mon cœur. Mon âme.

Tu n'écris plus
Pour être lu
Par des poètes.

Tu dis pour être
Au cœur de l'homme,
Simplement.

Lorsque la parole nue fait du poème une prière, lorsque le poème se met au diapason muet du respir, alors oui, *peut-être*, mon âme respire au rythme du souffle de Dieu. Et l'*advenant*, comme l'appelle Claude Vigée, par qui la prière advient, est au cœur de l'homme qui prie en lisant son poème. - 223 -

45 Claude Vigée, *Etre poète pour que vivent les hommes*. Paris: Parole et Silence, 2006, p. 7.

46 Claude Vigée, *Journal de l'été indien*, op. cit., p. 58.

47 Claude Vigée, *Délivrance du souffle*, op. cit., p. 132.

48 Claude Vigée, *Le parfum et la cendre*, op. cit., p. 313. (Souligné par l'auteur.)

49 Psaume 27, v. 8.

